



**HAL**  
open science

# Compétence internationale, émergence d'une 'profession' et circulation des savoirs : le tuteur aristocratique dans l'Angleterre du XVIIe siècle

Jean Boutier

► **To cite this version:**

Jean Boutier. Compétence internationale, émergence d'une 'profession' et circulation des savoirs : le tuteur aristocratique dans l'Angleterre du XVIIe siècle. Saperi in Movimento, 2006, Pise, Italie. pp.149-177. halshs-00644944

**HAL Id: halshs-00644944**

**<https://shs.hal.science/halshs-00644944>**

Submitted on 25 Nov 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean Boutier

**Compétence internationale, émergence d'une "profession" et circulation des savoirs :  
le tuteur aristocratique dans l'Angleterre du XVII<sup>e</sup> siècle**

1. « Travaile, in the younger Sort, is a Part of Education ; in the Elder, a Part of experience. He that travaileth into a Country, before he hath some Entrance into the Language, goeth to Schoole, and not to Travaile. That Young Men travaile under some Tutor, or grave Servant, I allow well ; So that he be such a one that hath the Language and hath been in the Country before ; whereby he may be able to tell them what things are worthy to be seene in the Country where they goe ; what Acquaintainces they are to seeke ; What exercises or discipline yeeldeth. For else young Mens hall goe hooded, and looke abroad little<sup>1</sup>. »

Le texte est célèbre dans la constitution d'une réflexion, et d'une tradition, sur les effets du voyage en tant qu'outil de formation<sup>2</sup>. L'école n'est guère présente dans la réflexion de sir Francis Bacon. Rien d'étonnant pour quelqu'un dont l'éducation s'est déroulée hors de toute école, sous la responsabilité d'un tuteur privé dans la maison de son père, Sir Nicholas Bacon (1510-1579), un des hommes influents de l'entourage d'Elizabeth dont il est le « Lord Keeper of the Great Seal », de 1559 à sa mort. De la maison paternelle, Francis Bacon est passé directement à Trinity Collège, à Cambridge, où il entre en juin 1573, à l'âge de 13 ans avec son frère aîné Anthony. Il quitte l'université en mars 1576, sans avoir obtenu de titre. Dans les mois qui suivent, il reçoit le privilège d'être admis dans la maison de Sir Amias Paulet (1532-1588), que la reine Elisabeth vient de faire chevalier et d'envoyer come ambassadeur auprès d'Henri III. Il passe ainsi près de trois ans en France jusqu'à ce que la mort soudaine de son père en février 1579 le rappelle à Londres. C'est seulement alors qu'il

---

<sup>1</sup> Francis Bacon, *The Essays or Counsels, Civill and Morall*, Londres, J. Haviland, chapitre XVIII.

<sup>2</sup> Sur le voyage comme moyen de formation, cf. l'article fondamentale de George B. Parks, « Travel as education », in Richard Foster Jones (ed.), *The Seventeenth Century. Studies in the History of English Thought and Literature from Bacon to Pope, and other writings in his honor*, Londres, Oxford University Press – Stanford, Stanford University Press, 1951, p. 264-290. Parmi les travaux plus récents, cf. George C. Brauer jr., *The education of a gentleman. Theories of Gentlemanly Education in England, 1660-1775*, New York, Bookman, 1959, p. 156-194 (« The Place of Travel in the Education of the Gentleman ») ; K. S. Dent, « Travel as Education. The English Landed Classes in the Eighteenth Century », *Educational Studies*, I (3), 1975, p. 171-180.

entre à Gray's Inn, où il étudie le droit jusqu'à ce qu'il soit admis comme avocat en 1584<sup>3</sup>. Le texte des *Essays* formalise ainsi des pratiques que Bacon, en rébellion ouverte contre son expérience universitaire, avait directement expérimentées durant sa jeunesse, pratiques qui s'étaient en effet progressivement mises en place à partir des décennies centrales du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>. Elles figurent d'abord dans des documents restés longtemps privés, lettres d'instruction ou réflexions de voyageurs, pour gagner les premiers ouvrages de la littérature apodémique, à partir des années 1570<sup>5</sup>. Bacon lui-même, quelques années auparavant, avait contribué à enrichir cette littérature pratique en écrivant trois lettres au jeune comte de Rutland au moment où, en septembre 1595, ce dernier venait d'être autorisé à partir en voyage sur le continent<sup>6</sup>.

La première recommandation découle de la définition même du voyage d'instruction. Voyager, c'est aller à l'école du monde, c'est s'éloigner d'une éducation encore trop dominée par les disciplines classiques et la philosophie aristotélicienne pour apprendre les langues étrangères et se lancer dans une enquête systématique sur le monde naturel, et sur le monde politique et social. Mais cette école du monde n'est pas un simple auto-apprentissage ; elle nécessite elle-aussi des tuteurs, mais différents de ceux qui ont eu la charge de l'enfant dans ses plus jeunes années. C'est une seconde recommandation.

C'est à la fin du Moyen Age, et en étroite relation avec les avancées de l'humanisme italien tourné vers la restitution des classiques latins, que l'éducation des jeunes nobles et des princes, longtemps confiée à d'autres nobles, passe à des maîtres de métier, d'abord de façon

---

<sup>3</sup> David Cressy, « Francis Bacon and the advancement of schooling », *History of European Ideas*, II, 1981, p. 66 ; Daniel R. Coquillette, « 'The Purer Foundation' : Bacon and Legal Education », in Julie Robin Solomon et Catherine Gimelli Martin (eds), *Francis Bacon and the Refiguring of Early Modern Thought*, Aldershot, Ashgate, 2005, p. 147-152 ; sur le premier tuteur de F. Bacon, Virgil B. Heltzel, « Young Francis Bacon's Tutor », *Modern Language Notes*, LXIII, 1948, p. 483-485. Sur la formation de Francis Bacon, cf. plus généralement, parmi les diverses biographies du philosophe, Jean Overton Fuller, *Sir Francis Bacon: A Biography*, Londres, East-West Publications, 1981 ; Daniel R. Coquillette, *Francis Bacon*, Stanford, Stanford University Press, 1992 ; Brian Harvey Goodwin Wormald, *Francis Bacon, History, Politics and Science, 1561-1626*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993 ; Lisa Jardine, Alan Stewart, *Hostage to Fortune: The Troubled Life of Francis Bacon*, Londres, Golancz, 1998.

<sup>4</sup> Sur les débuts du Grand Tour, probablement durant les règnes d'Edouard VI puis d'Elisabeth, Michael G. Brennan (ed.). *The Origins of the Grand Tour : the travels of Robert Montagu Lord Mandeville (1649-1654) William Hammond (1655-1658), Banaster Maynard (1660-1663)*, Londres, Hakluyt Society, 2004., p. 9-19.

<sup>5</sup> Sur le début de cette littérature, dans le monde germanique, et son passage en Angleterre, Justin Stagl, *Apodemiken. Eine räsionierte Bibliographie der reisetheoretischen Literatur des 16., 17. und 18. Jahrhunderts*, Paderborn, Munich, Vienne, Zurich, F. Schöningh, 1983 ; « The methodising of travel in the 16th century. A tale of three cities », *History and Anthropology*, IV, 1990, p. 303-338.

<sup>6</sup> Francis Bacon, *Works*, éd. James Spedding, Robert Leslie Ellis, Douglas Denon Heath, vol. IX, *The Letters and the Life*, II, Londres, Longman, 1862, p. 6-26.

intermittente, puis de façon définitive au début du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>. En Angleterre, sous Henri VII puis Henri VIII, le tuteur est devenu un professionnel, détenteur de savoirs spécifiques – dans le cas anglais, en liaison étroite avec les développements les plus récents de l’humanisme italien–, et il occupe désormais une place régulière à la cour pour éduquer les enfants royaux<sup>8</sup>. C’est probablement au même moment que les tuteurs font aussi leur apparition dans les milieux aristocratiques, sans doute parmi les familles les plus aisées, et les plus proches de la haute administration monarchique. A des courtisans qui se plaignaient de la position acquise par Nicolas Perrenot de Granvelle (1484-1550), chancelier, garde des sceaux, premier conseiller et homme de confiance français de Charles Quint, ce dernier aurait répondu : « Que voulés-vous que je vous communique, estans ignorans, sans sçavoir et cognoissance ? Faictes que vos enfans soient sçavans et je m’en serviray ; aultrement, n’attendés pas que j’en face autre compte que de soldatz ou escuyers ou serviteurs domestiques de ma maison et non du publique<sup>9</sup>. » Son fils Antoine (1517-1586) fut ainsi, dès son plus jeune âge, suivi constamment par un précepteur, Jean Sachet ; au service de la famille dès 1523 – Antoine a alors six ans–, il les accompagne dans tous ses déplacements, de Besançon à Dôle, Paris, Bologne, Louvain, puis à Padoue en Italie, où Antoine est envoyé pour étudier le droit<sup>10</sup>.

L’évolution de ce mode aristocratique d’éducation reste encore insuffisamment étudiée pour les périodes plus anciennes, alors que la figure du précepteur domestique a été bien mise en valeur pour les sociétés aristocratiques du plein XVIII<sup>e</sup> siècle, dans l’Empire, en France ou en Italie<sup>11</sup>. Au XVII<sup>e</sup> siècle, la figure est désormais bien instituée. C’est celle que nous livre,

---

<sup>7</sup> Pour le domaine anglais, cf. les travaux de Nicholas Orne, *From Childhood to Chivalry. The Education of the English Kings and Aristocrats, 1066-1630*, Londres, Methuen, 1984 ; sur l’emploi de tuteurs professionnels à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, Nicholas Orne, « The Education of Edward V », *Bulletin of the Institute of Historical Research*, LVII, 1984, p. 119-130.

<sup>8</sup> Une analyse très détaillée de la dizaine de tuteurs employés par Henri VII (1457-1509) est proposée par David R. Carlson, « Royal Tutors in the Reign of Henry VII », *Sixteenth Century Journal*, XXII, 1991, p. 253-279 ; pour la génération suivante, celle des enfants d’Henri VIII, Kathi Vosevich, « The education of a prince(ss) : tutoring the Tudors », in Mary Elizabeth Burke, Jane Donawerth, Linda L. Dove, Karen L. Nelson (eds.), *Women, writing, and the reproduction of culture in Tudor and Stuart Britain*, New York, Syracuse University Press, 2000, p. 61-76.

<sup>9</sup> Cité par Lucien Febvre, *Philippe II et la Franche Comté*, 2e éd. abrégée, Paris, Flammarion, 1970, p. 231.

<sup>10</sup> Daniel Antony, « Les précepteurs d’Antoine Perrenot de Granvelle », *Mémoires de la Société d’Emulation du Doubs*, N.S., XXVI, 1984, p. 37-57.

<sup>11</sup> Sur le tuteur comme précepteur à la maison, quelques études : Ludwig Fertig, *Die Hofmeister. Ein Beitrag zur Geschichte des Lehrerstandes und der bürgerlichen Intelligenz*, Stuttgart, J. B. Metzler, 1979 ; Daniel Roche, « Le précepteur dans la noblesse française : instituteur privilégié ou domestique », dans *Problèmes d’histoire de l’éducation. Actes des séminaires de l’Ecole française de Rome et de l’Université di Roma – La Sapienza*, Rome, Ecole française de Rome, 1988, p. 13-36 ; Patrizia Del Piano, « Précepteurs : instruction et éducation domestique dans l’Italie du XVIII<sup>e</sup> siècle », *Paedagogica Historica*, XLIII (4), 2007, p. 525-545 ; John

par exemple, un tableau de Claude Lefebvre (1637-1675), intitulé *Un précepteur et son élève*. Portraitiste exerçant au début du règne de Louis XIV et membre de l'académie royale de peinture depuis 1663, Lefebvre propose un tableau qui, tout en opposant encore une forte résistance à l'interprétation, apparaît comme une des plus fortes figurations de la relation entre le précepteur domestique et son tout jeune élève.

Laissons ici de côté l'attribution, encore problématique. Bien que reposant sur une tradition ancienne, celle-ci n'a jamais pu être prouvée. Les rares peintures dont l'attribution à Lefebvre est certaine semblent contredire celle du tableau présenté ici. Certains critiques ont avancé d'autres noms, tel celui de Nicolas de Largillierre (1656-1656). Cette peinture, encore marquée par les formules du Grand Siècle, pourrait être l'une des toutes premières de ce peintre, peut-être lors de son séjour anglais, en 1675-1679, au plus tard lors de son installation à Paris, dans le courant des années 1680<sup>12</sup>. Pour d'autres, il pourrait aussi s'agir d'une œuvre flamande ou hollandaise. En fait, peu importe. C'est la scène et sa compréhension qui nous importent ici.

---

Logan, « Governesses, tutors and parents : domestic education in Ireland, 1700-1880 », *Irish Educational Studies*, 7:2 (1988), p. 1-19. L'impression générale n'est pas moins que « private tutoring is the the option whose history has never been written », selon Henry L. Fulton, « Private Tutoring in Scotland : The Example of Mure of Caldwell », *Eighteenth-Century Life*, XXVII (2), 2003, p. 54.

Signalons quelques études de cas : Gordon Campbell, « Nathaniel Tovey : Milton's second tutor », *Milton Quarterly*, 21, 1987, p. 81-90 ; Margaret Ruth Toynbee, Gyles Isham, « Sidney Lodge (1648-82), and his pupil Charles Fitzcharles, earl of Plymouth (1657-80) », *Notes and Queries*, 201 (4), 1956, p. 159-163 ; 201 (5), 1956, p. 194-199 ; David Roberts, « Thomas Betterton, Private Tutor », *Notes and Queries*, 54 (1), 2007, p. 56-57 : Betterton (1635-1710), est le tuteur de John Perceval, 1st Earl of Egmont (1683-1748) dans les années 1695-1698 ; D. D. Raphael, « Adam Ferguson's tutorship of Lord Chesterfield », *Studies in Voltaire and the Eighteenth Century*, 323, 1994, p. 209-223.

<sup>12</sup> Un certain nombre de travaux et d'expositions ont, depuis une vingtaine d'années, fait émerger Lefebvre comme un des grands portraitistes de son temps. Il est ainsi considéré par Richard Beresford comme « an inventive and powerful painter, though his known *œuvre* remains small » : « Nantes and Toulouse. Seventeenth Century French Portraits », *The Burlington Magazine*, vol. 140, n. 1138, janvier 1998, p. 56. Lefebvre occupait en effet une place importante dans la grande exposition des portraitistes du XVII<sup>e</sup> siècle, réalisée en 1997 (*Visages du Grand Siècle. Le portrait français sous le règne de Louis XIV, 1660-1715*, éd. par Emmanuel Coquery, Paris, Editions Somogy, 1997). Parmi les études récentes qui lui ont été consacrées, Jacques Wilhelm, « Quelques portraits peints par Claude Le Febvre (1632-1674) », *La Revue du Louvre et des Musées de France*, vol. 44, avril 1994, p. 18-36 ; Jean-Claude Boyer, « Quatre portraits rendus à Claude Lefebvre », *Bulletin des Musées de Dijon*, 1996 (2), p. 45-49 ; Emmanuel Coquery, « Les derniers jours de Claude Lefebvre », dans *Curiosité : études d'histoire de l'art en l'honneur d'Antoine Schnapper*, Paris, Flammarion, 1998, p. 83-90.



Claude Lefebvre (1632-1675), *Un précepteur et son élève*,  
Paris, Musée du Louvre

Le travail est délicat car le tableau semble être un fragment d'une composition plus ample. L'atmosphère, que construit une palette extrêmement restreinte, est sombre, presque dramatique. Au premier plan, un jeune enfant, revêtu d'un costume noir passé sur une chemise de fine dentelle, s'incline légèrement vers l'avant, sous le regard d'une figure austère d'ecclésiastique qui, en le fixant fortement des yeux, semble l'inviter de sa main gauche à se tourner vers un objet dont on ne peut qu'entrevoir une toute petite partie, sur la marge droite du tableau. Le décor se réduit à quelques éléments : une colonne de pierre, derrière un mur surmonté d'un écusson difficile à déchiffrer. Au fonds, au-delà d'une touffe d'arbres, une tour, ou un clocher, se dessine sur un ciel nuageux. Rien de scolaire dans la scène : l'enfant n'est pas en train d'étudier, avec livre et cahier. Tout est concentré sur la relation entre l'homme et l'enfant. Un contrôle exercé par l'adulte, une invitation à se comporter d'une certaine façon, une impression de rigueur, qui n'est pas toutefois dénuée d'une certaine bienveillance : l'exercice de l'autorité est ici indissociable de l'expression de son acceptation. La formation apparaît comme la transmission de comportements, de valeurs – de savoirs ? –

par l'autorité et la soumission. C'est bien ici l'image du précepteur, qui a pour mission de suivre son élève tout au long de la journée dans un constant face-à-face auquel l'élève ne peut pas échapper et où le précepteur semble s'être substitué à la figure paternelle.

Le tableau semble ainsi faire écho à la présentation que John Walsall, le premier tuteur du tout jeune Francis Bacon, faisait de lui-même. Ancien étudiant de Christ Church à Oxford, il avait été recruté, à peine ses études terminées, comme chapelain par le garde des sceaux d'Elisabeth. Tout en étant tuteur, il entre aussi dans la carrière ecclésiastique puisqu'il est recteur de Corton Dinham, dans le Somerset, dès 1567, et chanoine de Chichester en 1569. Son rôle, tel qu'il l'expose dans une dédicace à Lady Ann Bacon, la mère de Francis Bacon, ressemble fort à celui qui nous pouvons accorder à l'ecclésiastique du tableau de Lefebvre : il doit apprendre aux enfants « the true fear of God, zealous affection to this word, obedience to their parents, reference to their superiors, humility to their inferiors, love to their instructors. »<sup>13</sup> L'apprentissage du monde n'entre donc pas dans la sphère de ses compétences.

2. Si le précepteur domestique a pour fonction de faire du jeune gentilhomme un « scholar », de lui donner la formation intellectuelle, morale, religieuse indispensable, la formation du jeune noble n'est pas pour autant achevée dès lors qu'il s'approche de l'âge adulte. Pour accomplir l'étape suivante, cette nouvelle tâche, considérée comme décisive depuis la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, le précepteur n'est plus la personne adéquate, à moins qu'il ait acquis des compétences spécifiques que détaillent aussi bien les traités du « gouverneur » que les correspondances domestiques. Avec l'essor du voyage d'éducation, une nouvelle figure du tuteur émerge. Non plus celui qui suit l'éducation des enfants à la maison, mais celui qui va prendre en charge dans sa totalité la vie d'un jeune noble tout au long de son voyage de formation à l'étranger<sup>14</sup>. C'est cette formation en deux étapes clairement distinctes que

---

<sup>13</sup> Cité par Virgil B. Heltzel, *op. cit.*, p. 484.

<sup>14</sup> S'il n'existe pas d'analyse d'ensemble de ce type de personnage, à l'exception de l'étude, concernant le monde allemand, d'Elizabeth Garms Cornides, « Hofmeister auf Grand Tour », in Rainer Babel et Werner Paravicini (éd.), *Grand Tour. Adeliges Reisen und europäische Kultur vom 14. bis zum 18. Jahrhundert. Akten der internationalen Kolloquien in der Villa Vigoni 1999 und im Deutschen Historischen Institut Paris 2000*, « Beihefte der Francia », 60, Ostfildern, Jan Thorbecke Verlag, 2005, p. 255-287. Parmi les approches monographiques, qui ont étudié des précepteurs spécifiques, au cours de voyages d'éducation précis, tout au long de la période qui va de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, citons, sans souci d'exhaustivité : Mirella Spadafora, « Instruction. Istruzioni per un precettore in viaggio in Italia con i suoi pupilli nella seconda metà del Cinquecento », *Annali di Storia delle Università italiane*, 11, 2007, p. 311-325 ; Antje Stannek, *Telemachs Brüder. Die höfische Bildungsreise des 17. Jahrhunderts*, Berlin-Francfort-sur-le-Main, Campus Verlag, 2001, p. 197-214 ; Linda Levy Peck, « Hobbes on the Grand Tour : Paris, Venice, or

propose, entre autres, Jean Gailhard, un calviniste d'origine française qui embrasse la carrière de « tuteur » professionnel – ici totalement distincte de la carrière ecclésiastique – pour jeunes nobles en voyage dans les années 1660<sup>15</sup>.

La vie de Jean Gailhard reste très mal connue<sup>16</sup>. Il se signale en 1659 en publiant une première plaquette religieuse en français. Après avoir probablement émigré en Angleterre en 1660 – ses positions religieuses l'ont sans doute conduit à quitter Genève –, il effectue alors des voyages à travers l'Europe, dont il donne un compte-rendu dans les années suivantes dans des livres qu'il dédie à la haute aristocratie anglaise. Dans son *Present State of the Princes and Republicks of Italy*, publié en 1668, réédité en 1669 et 1671, il rappelle, dans son préambule « To the Reader », qu'il a voyagé « into most parts of Europe, wherein I have spent most of my time », plus particulièrement en Italie, dans les environs de Rome, où il a vu le lac de Tivoli, qu'ont fréquenté Virgile et Cicéron, plus au sud, jusqu'à « Puzzuolo and Baya », Puzzuoli et Baia, un peu à l'ouest de Naples<sup>17</sup>.

Ce premier ouvrage attire l'attention sur lui de la part de la haute aristocratie. Le 7 avril 1670, sir Thomas Grosvenor reçoit l'autorisation de voyager sur le continent pour « his

---

London? », *Journal of the History of Ideas*, LVII, 1996, p. 177-182 ; John Fleming, « Lord Brudenell and his bear-leader », *English Miscellany*, 9, 1958, p. 127-141 (il s'agit de John Brudenell, Baron Montagu, 1735-70) ; Marek Bratún, « Le voyage en France du comte Mnischev, de son frère et de leur précepteur [le suisse Elie Bertrand] chez Jean-François Séguier (juin, juillet, août 1765) », dans *Jean-François Séguier (1703-1784). Un Nîmois dans l'Europe des Lumières*. Actes réunis par Gabriel Audisio et François Pugnière, Colloque de Nîmes (17-18 octobre 2003), Édisud, Aix-en-Provence 2005, p. 149-163 ; Dominique Julia, « Gilbert Romme gouverneur 1779-1790 », in Jean Ehrard (ed.), *Gilbert Romme (1750-1795) Actes du colloque de Riom (19 et 20 mai 1995)*, Paris, Société des Études Robespierristes, 1996, p. 43-78 ; Anthony G. Cross, « The philanthropist, the travelling tutor and the empress : British visitors and Catherine II's plans for penal and medical reform », in Anthony G. Cross, *Anglo-Russian : aspects of cultural relations between Great Britain and Russia in the eighteenth and early nineteenth centuries*, Oxford, Berg, 1993, p. 62-73 (édité d'abord in R.P. Bartlett et al (eds.), *Russia and the World of the Eighteenth Century*. Proceedings of the Third International Conference organized by the study group on Eighteenth-Century Russia and held at Indiana University at Bloomington, September 1984, Columbus (Ohio), Slavica, 1988, pp. 214-228).

<sup>15</sup> Jean Gailhard, *The Compleat Gentleman: Or directions for the education of youth as to their breeding at home and travelling abroad : In two treatises, By ... Gent., Who hath been Tutor Abroad to several of the Nobility and Gentry*, Londres, Savoy, Newcomb et Starkey, 1678 ; *The First Part ; About their Breeding at Home ; The Second Part ; About their Breeding Abroad*.

<sup>16</sup> Mark Goldie, « Gailhard, Jean », in *Dictionary of National Biography*, éd. H. C. G. Matthew et Brian Harrison, Oxford, Oxford University Press, XXI, 2004, p. 264-265.

<sup>17</sup> John Gailhard, *The [p]resent State of the Princes and Republicks of Italy : with observations on them.. Written originally in English*, Londres, John Starkey, 1668 ; *The second edition corrected and enlarged, with the manner [sic] of the election of Popes, and a character of Spain...*, Londres, John Starkey, 1669 ; réédition, 1671 : « To the Reader », non paginé. Le livre est dédié à Robert Spencer, earl of Sunderland (1641-1705), qui avait voyagé au moins depuis 1661 jusqu'au printemps 1665 en Espagne, Suisse, Italie et France ; l'avait-il fait en partie en compagnie de Gailhard : cf. John Philipps Kenyon, *Robert Spencer, Earl of Sunderland, 1641-1705*, Londres, Longmans, Green & Co., 1958.

education and experience »<sup>18</sup> en compagnie de John Edisbury, sans doute son beau-père ; ils choisissent Gailhard comme « governor » ; pendant quatre ans, ils voyagent en France puis en Italie, poussant jusqu'en Hongrie et en Bohême, retournant à travers l'Allemagne et la Suisse. Selon Gailhard, ce voyage fut exemplaire, dans son déroulement, plus encore dans l'exceptionnelle entente entre le tuteur et l'élève, plus exactement entre les conceptions du maître et les comportements de l'élève : « One of the greatest commendations I can add is, that you ever yielded to reason, and were pleased to take my advice, and follow my counsel, which made my task comfortable to me, and your travels beneficial to yourself », écrit-il dans la dédicace de son grand traité d'éducation, précisément à Thomas Grosvenor<sup>19</sup>. Un ou deux ans plus tard, à une date inconnue, il devient le tuteur de sir Philip Perceval ; orphelin de père depuis de nombreuses années, il avait été élevé par sa mère et son grand-père maternel. Après avoir étudié à Oxford puis à Lincoln's Inn, il entreprend avec Gailhard un long voyage, en Angleterre vers l'Irlande (juin-septembre 1676), puis sur le continent. Débarqués à Calais le 1<sup>er</sup> octobre 1676, Perceval et son tuteur traversent rapidement Paris et le Val de Loire pour s'installer à Angers trois semaines plus tard, le 24 octobre, dans une pension où habite également un jeune noble irlandais, Robert King, 2<sup>e</sup> baron Kingston (vers 1660-1693). La continuation de l'éducation est confiée à des maîtres locaux, alors que Jean Gailhard approfondit les textes sacrés et les questions de religion. Le séjour à Angers dure jusqu'en août 1677, date à laquelle débute le « grand tour » de France puis la descente vers l'Italie<sup>20</sup>. Mais dès juin 1677 les tensions entre le tuteur et le jeune Philip s'exaspèrent : joueur de tempérament, Philip refuse de se soumettre à la rigoureuse gestion financière de son tuteur, qui finit par être renvoyé. La dureté du tuteur est présentée par son oncle, sir Robert Southwell, un des quatre clercs du Conseil Privé – qui avait fait un grand tour, politique et savant à la fois, en 1659-1661 –, comme la raison du différent : « My nephew, écrit-il en août

---

<sup>18</sup> Charles T. Gatty, *Mary Davies and the Manor of Ebury*, Londres, Cassell, 1921, vol. 1, p. 215 ; cf. la notice de Stuart Handley, in *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford, Oxford University Press, 2004, vol. 8.

<sup>19</sup> J. Gailhard, *A Treatise concerning the Education of Youth. The second part. About the Breeding abroad*, Londres, J. Starkey, 1678, *The Epistle Dedicatory*, non paginé.

<sup>20</sup> *Report on the Manuscripts of the Earl of Egmont*, II, Dublin, HMC, 1909, p. 51-68. Le voyage de Gailhard est connu par les lettres qu'il adresse à sir Robert Southwell, les 9, 11, 19, 28 juin, 22, 25 juillet, 30 août, 1<sup>er</sup> octobre, 1<sup>er</sup> novembre 1676, 3 janvier, 3, 28 février, 3, 6 juin 1677 : *Ibid.*, p. 44-66. Sur le séjour de Gailhard à Angers, cf. Jean Boutier, « Le Grand Tour des gentilshommes et les académies d'éducation pour la noblesse : France et Italie, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle », in Rainer Babel et Werner Paravicini (éd.), *Grand Tour. Adelige Reisen und europäische Kultur vom 14. bis zum 18. Jahrhundert. Akten der internationalen Kolloquien in der Villa Vigoni 1999 und im Deutschen Historischen Institut Paris 2000*, « Beihefte der Francia », 60, Ostfildern, Jan Thorbecke Verlag, 2005, p. 237-253.

1678, was for some months in the hands of a sanctified Frenchmen, but such a shark that of six crowns presented to the Minister at Angers for the use of the poors he robbed four, and yet in my lifetime did I never see bills so minutely drawn and sent over to five sous as from that hand. »<sup>21</sup> Gailhard rentre alors à Londres, et confie presque immédiatement à l'imprimeur son grand traité d'éducation du gentilhomme qu'il avait commencé d'écrire alors qu'il passait l'été en France avec le jeune Thomas Grosvenour, sans doute en 1671, et qu'il a probablement porté à son terme lors de son séjour à Angers<sup>22</sup>.

Dès les années 1660, Gailhard se présente comme un expert en voyages d'éducation, en contribuant de première main à la vaste littérature qui plaide pour l'utilité des voyages : « It will appear to any rational man how necessary and beneficial travelling is to the compleating of a Gentleman », écrit-il dès 1668. Jusque-là, rien de très neuf, sauf qu'il ajoute, très explicitement : le gentilhomme en tirera profit seulement « if it be well directed and improuved », s'il peut bénéficier durant son voyage de « the advice of one who knows countries and fashions », et si ces avis sont « grounded upon knowledge and experience ». Le bon tuteur a aussi « some knowledge of the language of the country », il sait, pour chaque « Nation », distinguer « some particular vices and virtues, the one to be avoided, and the other learned ». Il en sort un tableau des avantages comparés de chaque pays :

« I will learn confidence, and a handsome carriage in France, so riding the Great Horse, Fencing, Dancing, and other bodily Exercises which contribute to compleat a Gentleman, thence I pas into Italy, that Air will fix the French Quick Silver, there I will learn Sobriety, Frugality, and to be circumspect in words and actions, so Musick Picture-drawing, Architecture, &c Yet I must have some knowledge of persons and places, of whom and where these things my be learned best of all ; I must know also how to benefit my self going by, or staying at a place. [...] so at lenght my travels having ripened my judgement, quickened my apprehension, and sharpened my wit, I shall not be unprofitable... »<sup>23</sup>.

Lorsque, dix ans plus tard, il donne au public son vaste ouvrage sur les deux volets indispensables à l'éducation du gentilhomme, c'est un portrait articulé et complexe du

---

<sup>21</sup> *Calendar of the Manuscripts of the Marquess of Ormond*, NS, IV, Londres, HMC, 1906, p. 449, 27 août 1678.

<sup>22</sup> J. Gailhard, *A Treatise concerning the Education of Youth. The second part. About the Breeding abroad*, Londres, J. Starkey, 1678, *The Epistle Dedicatory*, non paginé. L'imprimatur de l'évêque de Londres est daté du 22 septembre 1677.

<sup>23</sup> J. Gailhard, *The [p]resent State...*, *op. cit.*, « To the Reader », non paginé.

« gouverneur » – le tuteur spécialiste du voyage à l'étranger– qu'il peut désormais dresser. Certes, le tuteur doit d'abord être un homme instruit, « a scholar », car il doit être capable de discourir, sur tout sujet et en toute occasion ; cette qualité n'est toutefois pas nécessaire pour transmettre un savoir, mais pour trouver les arguments et les exemples nécessaires à obtenir la conviction de l'élève. « A Governor must be a Traveller ; one thing is to be a scholar at home, and another to be abroad ; [...] He who hath seen things before, is better able to discourse and make observations upon, and make others take notice of it. » Enfin, ce voyageur instruit doit aussi connaître le monde, à savoir les courts : « I would have a Governor gentile, well brought up himself, who hath seen the world and frequented the Courts, whereby he hath polished and civilized himself, and hath gotten a more plausible and insinuating way, ... who in some measure is himself a pattern for a Gentleman... »<sup>24</sup>

Les exigences de Bacon –« that he be such a one that hath the Language and hath been in the Country before »– ont pris de l'ampleur. Les quelques rapides réflexions sur la façon de bien voyager sont devenues un livre de près de deux cents pages où l'auteur, à la lumière de ses expériences, expose de façon détaillée tout ce qu'un vrai tuteur doit savoir concernant l'art de voyager lui-même, ce qu'il requiert tant de la part du jeune voyageur que de celui qui l'accompagne, mais aussi des pays traversés, des « cultures nationales » que l'auteur commence à décrire, par des analyses concrètes et minutieuses, mais aussi de façon synthétique, en les réunissant en tableau. Vers la fin de l'ouvrage, il propose à son lecteur la façon dont les principaux pays (France, Italie, Espagne, Allemagne) se singularisent dans leurs comportements, les coutumes, leurs goûts : les catégories sont assez hétéroclites, mais recouvrent un nombre élevé de situations concrètes : sont ainsi examinées des catégories générales comme « behaviour », « affection », « conversation », « courage », « love » (catégorie détaillée, entre « love », « in making love » et « in contempt of love »), « diet », « colours », « religion », « secret » ; d'autres intéressent l'étudiant (« Laws », « learning ») ; certaines enfin catégories concernent plus spécifiquement la noblesse comme « dancing », « gaming », « pride » ou « favours ». Il s'agit ainsi, pour le voyageur, d'être capable de « get the Language and the Manners of the Country you are in », afin d'identifier très clairement le « character of some Nations, out of which a Traveller may receive some Lights and Directions how to behave himself when he comes amongst them »<sup>25</sup>. Le savoir du tuteur n'est pas celui

---

<sup>24</sup> J. Gailhard, *A Treatise...*, *op. cit.*, II, p. 8-10.

<sup>25</sup> J. Gailhard, *A Treatise...*, *op. cit.*, II, p. 178-182, 185.

du guide local : il doit certes avoir l'expérience des lieux, être capable de trouver des solutions lorsque des problèmes complexes se posent au cours du voyage, il doit surtout choisir, au cours du voyage, ce qui doit permettre à son élève de se former, en apprenant à connaître les lieux, et plus encore les sociétés qu'il traverse. Le traité de Gailhard ne se substitue donc pas aux nombreux guides qui sont apparus à l'époque moderne ; il expose la façon concrète dont un voyage permet la formation d'un jeune gentilhomme et permet à quelqu'un qui possède déjà un certain « scholarship » d'atteindre la « politeness » indispensable au courtisan comme à l'administrateur<sup>26</sup>.

Au cours du siècle, le tuteur s'est ainsi doté d'un savoir professionnel sans lequel il ne peut se faire accepter. Au début du XVIIe siècle, tout semblait encore se jouer dans le domaine des compétences personnelles des proches, qu'ils comptent parmi les amis ou les domestiques. Ainsi, alors qu'il approche de ses 25 ans, Edward, futur Lord Herbert of Cherbury, décide de se rendre à Paris en 1608 pour s'y perfectionner dans l'art équestre, le maniement des armes et les arts mondains. « Coming to Court, note-t-il dans son autobiographie, I obtayned a License to goe Beyond sea taking with mee for my Companion Mr Aurelian Townsend, a Gentleman That spake the Languages of French Italian and Spanish, in greate Perfection and a man to waite in my chamber who spake French, two Lackyes and three horses<sup>27</sup> ». En fait, Townsend est un proche de Sir Robert Cecil, secrétaire d'Etat d'Elizabeth depuis 1590, puis de Jacques Ier, qui l'avait engagé en 1600 pour s'occuper de son fils ; il avait ensuite été envoyé auprès de l'ambassadeur anglais à Paris, sous prétexte qu'il était « well bredd, and by his owne industrie attayned to a good superficial knowledge in the French and Italian tongues », avant de rallier un an plus tard Venise, où il avait servi d'informateur à Cecil<sup>28</sup>. Tout voyageur se préoccupe de la médiation linguistique.

---

<sup>26</sup> Sur cette figure nouvelle aux XVIe-XVIIe siècles, cf. le dossier réuni par Robert Descimon, Jean-Frédéric Schaub, Bernard Vincent (éd.), *Les figures de l'administrateur : institutions, réseaux, pouvoirs en Espagne, en France et au Portugal, 16e-19e siècle*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1997.

<sup>27</sup> *The Life of Edward, First Lord Herbert, written by himself*, éd. par J. M. Shuttleworth, Londres, Oxford University Press, 1976, p. 41. Le texte est resté manuscrit jusqu'en 1764 ; cf. R. I. Aaron, « The 'Autobiography' of Edward, first Lord Herbert of Cherbury : the original manuscript material », *Modern Language Review*, XXXVI, 1941, p. 184-194. Sur Lord Herbert of Cherbury, M. M. Rossi, *La vita, le opere, i tempi di Edoardo Herbert di Chirbury*, Florence, Sansoni, 1947, 3 vols. ; John Butler, *Lord Herbert of Chirbury (1582-1648) : an intellectual biography*. Lewiston (NY), E. Mellen Press, 1990.

<sup>28</sup> Peter Beal, « Townsheend, Aurelian, 1583-1649 ? », in *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford, 2004-2008 (édition électronique).

A plus forte raison s'il s'agit de l'éducation d'un jeune noble : la connaissance des langues en est désormais un élément central<sup>29</sup>.

Un siècle plus tard, les familles décrivent avec précision les critères qui les conduisent à choisir un bon tuteur pour conduire leurs fils en voyage. Une correspondance écossaise des années 1720 témoigne, quoique tardivement, que les exigences formulées par Francis Bacon restent toujours au cœur des préoccupations, et des exigences, des familles pour ce type de fonction. Le tuteur d'un Grand Tour n'a pas besoin d'être un « good scholar » : un véritable « gentlemanny gouverneur » doit avoir de « good relations » pour guider la socialisation de son élève, ainsi qu'une « good conversation », sans laquelle la sociabilité aristocratique ne pourrait se déployer dans l'ensemble de ses dimensions<sup>30</sup>. En plus de ces qualités sociales, le tuteur doit détenir une double expertise, liée à la pratique du voyage lui-même et nécessaire à la maîtrise des techniques de la mobilité : la connaissance de la langue du pays visité ; l'intime connaissance des pays eux-mêmes (territoires, institutions, mœurs et usages, habitants, personnalités...) acquise non dans des livres mais au cours de précédents voyages.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, cette figure, nouvelle au siècle précédent, du tuteur professionnel, doté de toutes les compétences pour proposer un plan de voyage d'éducation et pour accompagner ensuite le jeune noble au cours de cette période décisive de sa formation, et sans doute de son existence, s'est désormais consolidée. Le recrutement est ouvert, à l'échelle internationale. Le niveau d'exigence rend sans doute les choix difficiles, et le « marché » particulièrement étroit. Horace Mann<sup>31</sup>, le résident britannique auprès de la cour de Florence pendant près d'un demi-siècle, que la haute aristocratie britannique utilise en permanence comme intermédiaire dans ses relations politiques et culturelles avec l'Italie, en propose un portrait concret en réponse à l'un de ses correspondants les plus réguliers, Horace Walpole.

---

<sup>29</sup> Sur cette question, fort peu étudiée dans ce contexte, cf. le livre, certes ancien mais à ce jour non remplacé, de Kathleen Rebillon Lambley, *The Teaching and Cultivation of the French Language in England during Tudor and Stuart Times*, Manchester, University Press, Londres, Longman, 1920. Pour l'italien, Spartaco Gamberini, *Lo studio dell'italiano in Inghilterra nel '500 e nel '600*, Messine-Florence, G. D'Anna, 1970 ; V. A. Scanio, « Observations on the study of Italian by the Eighteenth-century French travellers », *Italica*, 1954, XXXI, p. 171-178. Pour l'espagnol : Sabina Collet Sedola, « L'étude de l'espagnol en France à l'époque d'Anne d'Autriche », dans Charles Mazouer (éd.), *L'âge de l'influence espagnole. La France et l'Espagne à l'époque d'Anne d'Autriche, 1615-1666 : actes du 20<sup>e</sup> Colloque du Centre méridional de rencontres sur le XVII<sup>e</sup> siècle, Bordeaux, 25-28 janvier 1990*, Mont-de-Marsan, Éd. Interuniversitaires, 1991.

<sup>30</sup> Henry L. Fulton, « Private Tutoring... », art. cit., p. 56.

<sup>31</sup> Sur cette figure essentielle des relations florentino-britanniques, Brian Moloney, « English Residents in Florence : 1. Sir Horace Mann », in ID., *Florence and England. Essays in cultural relations in the second half of the Eighteenth century*, Florence, L. Olschki, 1969, p. 34-46.

Ce dernier est en effet à la recherche d'un tuteur pour accompagner « a young man of fashion in his travels »<sup>32</sup>, probablement le jeune Hugh Percy, futur duc de Northumberland, qui, après avoir suivi ses études à Eton de 1753 à 1758, s'apprête à entrer à Saint-John's College, à Cambridge. Mann propose le baron Heinrich Wilhelm Muzell Stosch (1723-1782), un officier allemand qui approche alors de la quarantaine<sup>33</sup>. Mann le fréquente depuis quelques années car il est le neveu du fameux baron Stosch, grand collectionneur et érudit installé à Florence depuis près de trois décennies, ami de Winkelmann, au centre d'un cercle cosmopolite et fort peu orthodoxe où se mêlent voyageurs étrangers, francs-maçons, espions et libres penseurs<sup>34</sup>. Muzell s'est installé à Florence en 1757 chez son oncle, qui l'a adopté et en a fait son héritier quelques mois avant sa mort. « Stosch [neveu], écrit Mann, has ben an officer both in his own Prussian service and afterwards in that of France, from whences he was recalled by his uncle [le baron Stosch], two or three years before his death ; during which time, to a certain air of the world that he had acquired in the army, he added a sufficient knowledge of antiquities and the *belle arti*, and was received in the best societies here with pleasure. He possesses all the languages necessary for a tour of that kind, and his temper and other qualifications make him, I think, extremely proper for that business. »<sup>35</sup>

Maîtrise des codes corporels propres à l'homme de cour – combinés ici au modèle militaire, peut être au fameux « dressage » que l'armée prussienne impose à ses soldats, mais aussi à ses officiers<sup>36</sup> –, maîtrise des savoirs sociaux en dehors de la cour, marqué en Italie, entre autres, par l'art de la conversation pratiquée par les « best societies », maîtrise aussi des

---

<sup>32</sup> *Horace Walpole's Correspondance*, W.S. Lewis (ed.), Londres, Oxford University Press, 1960, t. 21, p. 380, lettre de Walpole à Mann, 8 mars 1760 ; autre lettre datée du 6 juin 1760, p. 512.

<sup>33</sup> Cette figure d'officier prussien reste mal connue. Quelques éléments de son activité et de sa correspondance avec le cardinal Albani dans Lesley Lewis, *Connoisseurs and Secret Agents in Eighteenth Century Rome*, Londres, Chatto & Windus, 1961, p. 189.

<sup>34</sup> Fabia Borroni Salvadori, « Tra la fine del granducato e la Reggenza. Filippo Stosch a Firenze », *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa. Classe di Lettere e Filosofia*, s. III, vol. VI, 1978, p. 565-614.

<sup>35</sup> *Horace Walpole's Correspondance*, *op. cit.*, p. 434 : lettre de Mann à Walpole, Florence, 13 septembre 1760.

<sup>36</sup> Il faudrait sans nul doute approfondir cette annotation de Mann : « a certain air of the world that he had acquired in the army ». Les cours européennes au XVIIIe siècle connaissait un véritable processus de militarisation, visible entre autre à travers le port de l'uniforme militaire à la cour. Ce processus semble commun à toutes les cours européennes, qu'il s'agisse des états les plus militaires, comme les royaumes de Prusse ou de Piémont-Sardaigne, ou des cours plus civiles comme celles de France ou de Vienne. Cette dimension n'est guère présente dans les travaux récents sur les cours, plus centrés sur les XVIe et XVIIe siècles.

nouveaux savoirs du « connaisseur » qui se constituent aussi bien autour de l'archéologie<sup>37</sup> que des beaux-arts – la proximité ici de Muzell-Stosch avec Johann Joachim Winckelmann renforce ce lien fondamental entre redécouverte du monde romain par l'archéologie, dont il veut faire un savoir scientifique, et développement d'une réflexion sur l'art qui conduit à une reformulation de l'histoire de l'art<sup>38</sup> –, maîtrise bien évidemment des principales langues – ici l'allemand, le français, l'italien – indispensables non seulement au voyage dans sa matérialité mais plus encore, à chaque étape majeure, à l'insertion du jeune voyageur dans la société locale : les compétences du tuteur se sont élargies, et désormais stabilisées, en Angleterre mais sans doute aussi à l'échelle internationale. Percy, devenu officier, n'accomplira pas son Grand Tour ; quant à Muzell-Stosch, il deviendra quelques années plus tard conseiller du roi de Prusse Frédéric II, auquel il vend, sans doute en 1765, un « magnifique cabinet de tableaux et de raretés » – une partie de celui de son oncle ? –<sup>39</sup> ; au printemps 1766, il se rend à Berlin en compagnie du marquis d'Argens – nommé chambellan du roi et directeur de la classe des belles lettres de l'académie de Berlin–, devient conservateur de ses collections d'antiquités et de médailles et professeur à la *Ritterakademie* de Berlin.

3. Cette professionnalisation du « tuteur voyageur » au cours du XVIIIe siècle est en partie portée – accompagnée, ou favorisée ?– par la mobilité accrue de certaines figures d'intellectuels. Le lien entre la traditionnelle « peregrinatio academica », accomplie par certains savants durant leurs dernières années de formation universitaire, et le tutorat de jeunes nobles, a souvent été mis avant<sup>40</sup>. S'il continue encore d'être mobilisé par moments, y

---

<sup>37</sup> Notons ici que c'est au XVIIIe siècle que l'antiquaire, savant qui consacre ses travaux au passé, et en particulier à l'Antiquité, évolue professionnellement et devient, notamment à Rome, un guide hautement qualifié pour les voyageurs étrangers à la recherche d'une meilleure connaissance du monde romain : cf. Daniela Gallo, « Per una storia degli antiquari romani nel Settecento », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome – Italie-Méditerranée*, CXI, 1999, p. 827-845.

<sup>38</sup> Sur Winckelmann, parmi une bibliographie considérable, signalons Elisabeth Décultot, *Johann Joachim Winckelmann : enquête sur la genèse de l'histoire de l'art*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000 ; Édouard Pommier, *Winckelmann, inventeur de l'histoire de l'art*, Paris, Gallimard, 2003.

<sup>39</sup> Lettre du marquis d'Argens à Frédéric II, Eguilles, 20 mars 1766, in *Oeuvres de Frédéric Le Grand*, XIX, *Correspondance de Frédéric avec le marquis d'Argens (19 mai 1741-7 juillet 1769)*, Berlin, Imprimerie Royale, 1852, p. 456, n°302.

<sup>40</sup> Un bel exemple a été étudié par Paul Dibon et Françoise Waquet (éd.), *Johannes Fredericus Gronovius, pèlerin de la République des lettres. Recherches sur le voyage savant au XVII<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, 1984. Sur la « peregrinatio academica » à l'époque moderne, Dominique Julia et Jacques Revel, « La peregrinatio academica », in D. Julia, J. Revel (eds), *Les Universités européennes du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. Histoire sociale des populations étudiantes*, t. II, *France*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences

compris en plein XVII<sup>e</sup> siècle, il n'est plus totalement satisfaisant : le tuteur savant parle latin, ignore le plus souvent les langues modernes, ne s'intéresse guères aux cours et à la vie mondaine des aristocrates. S'il laisse faire ses jeunes protégés, il n'est guère capable de les suivre, de les assister, de les encadrer avec souplesse et efficacité. Les familles nobles se tournent alors vers des individus qui, tout en donnant des gages sûrs quant à la moralité de leurs comportements et à la religion qu'ils professent, sont capables de faire profiter leurs élèves du monde qu'ils doivent découvrir. Parmi ces tuteurs professionnels émerge ainsi un petit groupe, ceux qui ont acquis, aux cours de leurs voyages ou de leurs déplacements, les compétences qui sont désormais recherchées. Parmi eux, les protestants, le plus souvent d'origine française (mais pas uniquement) qui, engagés dans des voyages par choix ou par contrainte à cause de la fidélité intransigeante à leurs convictions réformées, se retrouvent alors sur le sol anglais, occupent une place de choix sur le marché en pleine expansion des « tutors » de l'aristocratie.

Le groupe des protestants français qui se rendent en Angleterre est bien évidemment beaucoup plus large. Des estimations de plus en plus affinées les évaluent à plus de 50 000 individus, qui ont gagné l'Angleterre pour y trouver « refuge » en petit nombre dès le milieu XVI<sup>e</sup> siècle (quelques centaines d'individus sans doute), de façon beaucoup plus massive dans les années 1680, lorsqu'ils arrivent par milliers avec la révocation par Louis XIV de l'édit de Nantes<sup>41</sup>. Le mouvement n'a jamais cessé, et les tuteurs que nous allons examiner sont arrivés à divers moments, à partir des années 1650. Il ne s'agit pas aujourd'hui d'en proposer un inventaire mais, à l'aide de quelques exemples significatifs, d'attirer l'attention sur ces spécialistes des « savoirs du mouvement » qui contribuent aussi, nous le verrons ensuite, à mettre en mouvement des savoirs qui n'avaient pas vocation à l'être<sup>42</sup>.

Le milieu est sans doute assez large, et les individus nombreux qui, jeunes diplômés d'une académie protestante ou d'une université, aux Provinces-Unies ou en Angleterre, cherchent un emploi. La correspondance, récemment étudiée, d'une modeste famille de la

---

Sociales, 1989, p. 15-88 ; Dominique Julia, « La pérégrination académique en France à l'époque moderne », *Pérégrinations académiques. IV<sup>e</sup> Session scientifique internationale Cracovie 19-21 mai 1983, Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellonskiego dcccclxx, Prace Historyczne, Zeszyt 88, Études et matériaux de l'histoire des universités*, Cracovie, 1989, p. 27-50.

<sup>41</sup> Pour une approche d'ensemble de l'immigration huguenote en Angleterre, cf. Bernard Cottret, *The Huguenots in England. Immigration and Settlement, c. 1550-1700*, Cambridge, Cambridge University Press, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1991 (version élargie de *Terre d'exil : l'Angleterre et ses réfugiés français et wallons de la réforme à la révocation de l'Édit de Nantes, 1550-1700*, Paris, Aubier, 1985).

<sup>42</sup> Mark Greengrass, « Les basses terres anglaises de la République des Lettres au Dix-Septième siècle », *Nouvelles de la République des Lettres*, 2001, I, p. 70-71.

gentry de Chipley, à quelques miles de Taunton dans le Somerset, (1650-1710), membre de la Chambre des Communes, fait émerger l'ampleur du phénomène. Clarke est connu car c'est un ami, un correspondant fidèle de John Locke – qui est en fait un lointain parent de son épouse, Mary Jep –, en particulier dans les années 1684-1689, lorsque Locke réside en Hollande. Clarke deviendra plus tard un des porte-parole politiques du philosophe<sup>43</sup> ; c'est à lui que, quelques années plus tard, Locke dédiera ses *Some thoughts concerning Education* (1693)<sup>44</sup>. Edward a fait ses études à Wadham College, à Oxford (1667-1670), puis à Inner Temple (1670-1673), avant d'être reçu comme avocat. Devenu intendant du domaine d'Anthony Ashley Cooper, premier comte de Shaftesbury en 1680, il se fait remarquer dans la société locale en reconstruisant Chipley et en affichant des positions « whigs ». Dans les années 1686-1687, les Clarke recherchent un tuteur pour leurs enfants qui correspondent aux exigences que leur a exposées John Locke. Edward se rend alors à Londres, où affluent les Huguenots. Un ami de Locke, Jean Le Clerc, leur recommande un certain M. Papin, « a protestant student in divinity » (janvier 1687)<sup>45</sup>, qui ne leur convient pas. Les discussions sont parfois difficiles car ni Clarke ni son épouse ne parlent le français. En février, il écrit à Locke : « I have contracted with one Monsieur Foukett to go into the country with mee to be my son's tutor; hee approves well of the method proposed in your letter of the 21st of January for the beginning towards the child's instruction, and promises carefully to pursue that, and such further directions as you shall think ». D'autres noms de tuteurs huguenots se succèdent – d'Uelly, de Grassemare, Passebon, de la Roque, Dubois –, qui n'ont guère laissé de traces par ailleurs, mais qui démontrent, si besoin en était, l'ampleur de groupe d'intellectuels exilés<sup>46</sup>.

---

<sup>43</sup> L. Davison, T. Keirn, « John Locke, Edward Clarke and the 1696 guinea legislation », *Parliamentary History*, VII, 1988, p. 228–240.

<sup>44</sup> Leur correspondance, qui comporte près de 200 lettres, a été publiée : *The Correspondence of John Locke and Edward Clarke. With a biographical study*, éd. by Benjamin Rand, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1927.

<sup>45</sup> Il ne faut pas, bien sûr, le confondre avec Denis Papin, membre de la Royal Philosophical Society depuis 1680-1682 qui, depuis 1687, était professeur de mathématiques à l'University of Marbourg, en Allemagne

<sup>46</sup> Bridget Clarke, « Huguenot tutors and the family of Edward and Mary Clarke of Chipley (1687-1710) », *Proceedings of the Huguenot Society of Great Britain and Ireland*, XXVII, 2001, p. 527-542. Sur la réflexion de Locke, et son milieu intellectuel, S.-J. Savonius, « The Role of Huguenot Tutors in John Locke's Programme of Social Reform' », in Anne Dunan-Page (ed.), *The religious culture of the Huguenots, 1660-1750*, Aldershot, Ashgate, 2006, p. 137-162. Sur Edward Clarke, Mark Goldie, « Clarke, Edward [called Edward the Grave, Standard Clarke] (1649-51–1710), politician », in *Oxford Dictionary of National Biography*, 2004-2008 (édition électronique). Il serait sans doute intéressant de comparer le groupe huguenot qui gravite autour de John Locke et celui qui entourait Robert Boyle, quelques années auparavant : cf. M. E.

Nous avons déjà fait connaissance avec Jean Gailhard, ce protestant français qui, après avoir probablement résidé quelque temps à Genève, franchit la Manche au début des années 1660 et, à plusieurs reprises, accompagne le grand tour d'un jeune noble britannique. Une autre véritable carrière de tuteur, tant à domicile qu'en voyage à travers le continent, est sans aucun doute celle de Pierre Coste (1668-1747), un cévenol natif d'Uzès qui, dans les années 1684-1690, s'était formé à l'académie de Genève, puis à Lausanne, Zürich et à l'université de Leyde. Il arrive en Angleterre en août 1697, où il a accepté un emploi à Oates, Essex, comme tuteur de Francis Masham, le fils unique de Francis Masham (vers 1646-1723) et de Damaris Cudworth (1658-1708), la fille du philosophe et théologien Ralph Cudworth (1617-1688) ; il avait été vivement recommandé par Locke, qui connaissait Damaris Cudworth depuis 1682. En 1706-1709, Coste est à Chipley, Somerset, comme tuteur des deux fils d'Edward Clarke, dont nous avons déjà parlé. Toujours grâce à Locke, il s'occupe pendant quelque temps, en 1709-1710 du philosophe Anthony Ashley Cooper, troisième comte de Shaftesbury (1671-1713), dont il traduit en français *l'Essay on the Freedom of Wit and Humour* (La Haye, 1710) ; mais comme il ne peut obtenir un passeport pour la France, étant lui-même un réfugié, il n'est pas en mesure d'accompagner Shaftesbury dans son tour d'Europe en 1711-1712<sup>47</sup>. Coste se rend alors à Cambridge comme tuteur de John Hobard, futur premier comte de Buckinghamshire (1693-1756), alors étudiant à Clare College (1710-1712), avec qui il entreprend son premier grand tour, visitant d'abord La Haye, Utrecht et Amsterdam en 1712-1714, poussant jusqu'à Hanovre où il rencontre Leibniz, qui le connaît au moins depuis sa traduction de Locke en français<sup>48</sup>. Inscrit sur un passeport collectif, il peut alors voyager en France avec Hobard ; il visite Paris, Montpellier et Bordeaux. De retour en Angleterre, il devient tuteur du fils de Shaftesbury à Kensington. Quelques années plus tard, en 1722 il

---

Rowbottom, « Some Huguenot friends and acquaintances of Robert Boyle, 1627–1691 », *Proceedings of the Huguenot Society of Great Britain and Ireland*, XX, 1958–1964, p. 177–194.

<sup>47</sup> Jeune homme, Shaftesbury avait accompli un premier tour d'Europe en 1687-1689, sous la direction d'un tuteur écossais, Daniel Denoune, et en compagnie de deux amis, Sir John Cropley et Thomas Sclater Bacon ; il avait visité les Pays-Bas – où il rencontre Locke –, Paris, l'Italie, avec un retour par Vienne, Prague, Dresde, Berlin et Hambourg.

Le second tour d'Europe de Shaftesbury débute à Douvres en juillet 1711. Son but est Naples, qu'il atteint en novembre 1711, après être passé par Paris, Lyon, Turin, Florence et Rome ; il y meurt en février 1713. Cf. Robert Voitle, *The Third Earl of Shaftesbury, 1671–1713*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1984 ; Lawrence E. Klein, *Shaftesbury and the Culture of Politeness: Moral Discourse and Cultural Politics in Early Eighteenth-Century England*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994 ; Sheila O'Connell, « Lord Shaftesbury in Naples, 1711–1713 », *Walpole Society*, LIV, 1988, p. 149–218.

<sup>48</sup> Paul Lodge (éd.), *Leibniz and His Correspondents*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 196, 283.

devient le tuteur d'Edmund Sheffield, second duc de Buckingham (1716-1735), avec lequel il part pour la France et l'Italie en 1726<sup>49</sup>.

Un troisième exemple est celui de Paul de Rapin-Thoyras (1661-1725), un avocat natif de Castres qui, en Angleterre d'abord en 1686, puis à l'armée au service de Guillaume d'Orange à partir de 1688, mène d'abord une existence éloignée du savoir et de l'éducation<sup>50</sup>. C'est seulement en 1693 qu'il se voit proposer la charge de « governor » du jeune Lord Woodstock, fils aîné d'un personnage de premier plan de l'Angleterre de Guillaume, Hans William Bentinck, premier comte de Portland. Des sources contemporaines le décrivent alors comme ayant « un certain air du beau monde et ces manières nobles et aisées qu'on n'attrape avec les gens de qualité »<sup>51</sup>. Lors que son élève atteint 18 ans, il soumet au comte de Portland un projet ambitieux de grand tour qu'il réalise en 1701, visitant les villes allemandes, Vienne, l'Italie puis la France<sup>52</sup>. La carrière d'historien que suit alors Rapin-Thoyras l'éloigne définitivement de l'emploi de tuteur, et de l'Angleterre qu'il quitte en 1704<sup>53</sup>.

D'autres tuteurs occupent un emploi strictement domestique, sans n'avoir jamais l'occasion de se lancer sur les routes du Grand Tour. Les noms qui suivent sont loin de constituer une liste exhaustive. Abel Boyer (1667-1729) avait reçu une solide formation théologique à l'académie protestante de Puylaurens, école qu'avait également fréquentée Pierre Bayle. L'académie ayant été fermée lors de la Révocation, Boyer se rend aux Pays-Bas, où il sert un temps dans les armées de la République, et complète ses études à l'université de Franeker. Il passe en Angleterre dans l'été 1689. En juillet 1691, il devient tuteur de français

---

<sup>49</sup> Margaret E. Rumbold, *Traducteur huguenot : Pierre Coste*, New York, Peter Lang, 1991 ; J. J. V. M. de Vet, « Coste, Pierre (1668–1747) », in *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford University Press, 2004-2008 (édition électronique).

<sup>50</sup> Graham C. Gibbs, « Some intellectual and political influence of the Huguenot emigres in the United-Provinces, c. 1680-1730 », *Bijdragen en Mededelingen Bztreffende de Geschiednis der Nederlanden*, XC, 1975, p. 269. Reste encore une référence le livre de Raoul de Cazenove, *Rapin-Thoyras, sa famille, sa vie et ses œuvres. Etude historique suivie de généalogies*, Toulouse, Société des Livres religieux, 1874.

<sup>51</sup> Hugh Trevor-Roper, « A Huguenot Historian : Paul Rapin », *Huguenots in Britain and their French Background, 1550–1800. Contributions to the Historical Conference of the Huguenot Society of London, 24-25 September 1985*, éd. Irène Scouloudi, Basingstoke, Macmillan, 1987, p. 7.

<sup>52</sup> Les lettres concernant ce voyage sont conservées pour une petite partie a Londres, British Library, Ms. Egerton, 1706, pour la plus grande partie a Nottingham, University Library, lettres à William Bentinck, ms. Portland PwA 1040-1068. Mes sincères remerciements à Rolando Minuti, grand spécialiste de l'œuvre politico-historique de Rapin-Thoyras, qui m'a fait connaître cette correspondance, que je n'ai pas pu utiliser pour cette contribution.

<sup>53</sup> Rolando Minuti, « Il problema costituzionale nell'*Histoire d'Angleterre* de Rapin-Thoyras », *Studi settecenteschi*, V, 1984, p. 49-107.

et de latin du fils aîné de sir Benjamin Bathurst, intendant de la maison du prince et de la princesse de Danemark, puis de Henry Herbert (?-1738), fils unique de Lord Herbert de Cherbury, en 1699. Son tutorat ne le conduit pas, toutefois, à quitter les îles britanniques<sup>54</sup>. Quelques autres trouvent eux aussi un emploi de tuteur, tel Pierre Silvestre, coéditeur des œuvres de Saint-Évremond en 1705<sup>55</sup>, ou Pierre Desmaizeaux qui, arrivé tardivement en Angleterre, en 1699 – il avait voulu achever ses études au lycée de Berne (1690-1695) puis à l'académie de Genève (1695-1699) – vit d'abord comme tuteur et écrivain : il deviendra célèbre pour de nombreuses raisons, dont la biographie de Pierre Bayle, qu'il publie à Londres en anglais en 1708<sup>56</sup>. Bien moins connu que d'autres Huguenots français, Pujolas trouve lui aussi dès son arrivée un emploi dans une famille noble<sup>57</sup>.

Faute de pouvoir le décrire dans sa totalité, il ne s'est agi que d'attirer l'attention sur un phénomène important de l'histoire culturelle du XVIIe siècle: la professionnalisation d'un tuteur d'un type nouveau, qui se réalise en partie grâce à la mobilité accrue de certains individus, mobilité qui résulte de la confessionnalisation des sociétés européennes mais qui s'avère, à l'arrivée, comme une ressource décisive pour s'insérer dans la société d'accueil. Ce petit groupe devient alors un des acteurs important de l'élaboration d'une nouvelle culture nobiliaire à l'échelle européenne.

---

<sup>54</sup> Graham C. Gibbs, « Abel Boyer Gallo Anglus Glossographus et Historicus 1667-1699 : His early Life, 1667-1689 », *Proceedings of the Huguenot Society of London*, XXV, 2, 1978, p. 87-98 ; ID., « Abel Boyer Gallo Anglus Glossographus et Historicus 1667-1699 : from tutor to author, 1689-1699 », *Proceedings of the Huguenot Society of London*, XXX, 1, 1983, p. 46-59 ; ID., « Abel Boyer (1667 ?-1729), lexicographer and journalist », in *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford, 2004-2008 (édition électronique).

<sup>55</sup> Graham C. Gibbs, « Huguenot contributions ... », *op. cit.*, p. 193.

<sup>56</sup> Joseph Almagor, *Pierre Des Maizeaux (1673–1754): journalist and English correspondent for Franco-Dutch periodicals, 1700–1720, with the inventory of his correspondence and papers at the British Library (Add. Mss. 4281-4289)*, Amsterdam, APA, 1989. Sur la vie de Bayle : Pierre Desmaizeaux, *The life of Mr. Bayle In a letter to a peer of Great Britain*. Londres, « printed in the year », 1708 ; rééd. en traduction française, *La Vie de Monsieur Bayle, Nouvelle édition*, La Haye [=Paris], 1732.

<sup>57</sup> Graham C. Gibbs, « Huguenot contributions to the intellectual life of England, c. 1680-c.1720, with some asides on the process of assimilation », dans *La Révocation de l'Edit de Nantes et les Provinces-Unies, 1685*, Amsterdam-Maarssen, Holland University Press, 1986, p. 192-194. S'agit-il du même "J. Pujolas, F. M.", qui est l'auteur d'une *Key of the French Tongue, or a new method for learning it well, easily, in short time and almost without a master*. Glasgow, Robert Sanders, 1690 : « The Divine Providence having brought me into this your City [Glasgow], I have he found the occasion of teaching the French Tongue... », écrit-il au début de la dédicace.

4. Loin d'être un point d'arrivée, le tutorat apparaît à son tour comme un point de départ. Pour reprendre les expressions de Graham C. Gibbs, il peut constituer un « springboard to international fame »<sup>58</sup>, « a stepping stone to some sort of court preferment »<sup>59</sup>. Ainsi ces individus, dotés de fortes compétences intellectuelles, en contact avec leurs coreligionnaires qui se sont installés dans divers pays de l'Europe du Nord-Ouest, s'affirment-ils rapidement comme des acteurs de transferts multiples, notamment dans le monde intellectuel. Les travaux qui ont été consacrés à certains d'entre eux ont mis en évidence les productions et les publications qui reposent sur leur capacité de passer d'une société à une autre. Leurs compétences linguistiques – qui dépassent souvent la seule connaissance de la langue de leur pays de naissance et celle de leur pays d'accueil – leur permettent, par exemple, de publier d'importants travaux de pédagogie, comme la méthode d'apprentissage du français de Pujolas, ou de lexicographie, comme le dictionnaire franco-anglais de Boyer. Encore plus nombreux sont les travaux de traduction de tous ordres que réalisent ce groupe de tuteurs « itinérants », aussi bien vers leur nouvelle langue que vers leur langue maternelle<sup>60</sup>.

La langue n'est pas la seule ressource mobilisable par ces tuteurs. Leurs nombreux déplacements les mettent au contact de nombreuses situations ou institutions nouvelles, qu'ils peuvent observer à loisir. Sortons du petit groupe des tuteurs huguenots pour examiner d'autres personnages mobiles. Henry n'a pas souvent été étudié de ce point de vue, alors que de très nombreux travaux ont été consacrés à ses fonctions de secrétaire de la Royal Society. Or, à l'évidence, sa réussite dans cette fonction est en partie la conséquence de ses voyages à travers l'Europe en tant que tuteur.

Oldenburg est né à Brême, vers 1617-1620<sup>61</sup>. Après avoir suivi les cours du *Paedagogium* puis du *Gymanusium* de sa ville natale, où il obtient une maîtrise de théologie

---

<sup>58</sup> Graham C. Gibbs, « Some intellectual and political influence... », *op. cit.*, p. 270.

<sup>59</sup> Graham C. Gibbs, « Abel Boyer ... 1667-1699 : from tutor to author, 1689-1699 », *op. cit.*, p. 48

<sup>60</sup> De très nombreux exemples sont donnés par Graham C. Gibbs, « Huguenots Contributions... », *op. cit.*, *passim*.

<sup>61</sup> Pour l'essentiel, je suis ici l'introduction de *The Correspondence of Henry Oldenburg*, éd. A. Rupert Hall et Marie Boas Hall, Madison-Milwaukee, The University of Wisconsin Press, I, 1641-1662, 1965, p. XXIX-XL. Sur la carrière d'Henry Oldenburg dans son ensemble, Marie Boas Hall, *Henry Oldenburg : Shaping the Royal Society*, New York, Oxford University Press, 2002 ; Stephen Shapin, « O Henry », *Isis*, LXXVIII, 1987, p. 417-424 ; Marie Boas Hall, « Oldenburg and the art of scientific communication », *British Journal for the History of Science*, II, 8, 1965, p. 277-290 ; EAD., « Les liens publics et privés dans les relations franco-anglaises (1660-1720), d'après la correspondance d'Oldenburg », *Revue de Synthèse*, XCVII, 1976, p. 51-59. Pour une étude d'ensemble de la correspondance, Jean-Pierre Vittu, « Henry Oldenburg "grand intermédiaire" », in *Les grands intermédiaires culturels de la République des Lettres. Études de réseaux de*

(1639), il se rend à l'université d'Utrecht et entreprend de voyager à travers l'Europe, notamment en Suisse et en Italie. Dès cette époque, il a l'intention de devenir tuteur de jeunes gens en voyage de formation. En plus de sa langue maternelle et du latin, il acquiert une grande maîtrise du français, de l'anglais et de l'italien. Il est possible qu'il ait été tuteur de jeunes Anglais sur le continent dans les années 1640 ou au début des années 1650, peut être d'un des fils d'Edward Cavendish. Ce qui est certain, c'est son arrivée en Angleterre en tant qu'ambassadeur de la ville de Brême en 1653. Oldenburg commence alors sa carrière anglaise. Il noue, ou renoue, de nombreux liens, avec des personnalités comme John Milton, Thomas Hobbes ou Samuel Hartlib<sup>62</sup>, avec les familles Cavendish, Honywood et Boyle. Dès 1656, il est tuteur à Oxford, d'abord d'un jeune noble irlandais, Henry O'Brien, puis, à l'été, de Richard Jones, fils de Lady Ranelagh, sœur de Robert Boyle. En avril 1657, il l'emmène pour un grand tour sur le continent qui va durer plus de trois ans, jusqu'en mai 1660<sup>63</sup>. Ils se rendent alors en France, visitent Paris et le val de Loire –ils séjournent à Saumur, ville réputée pour son académie protestante, de juillet 1657 à mars 1658 –, passent ensuite par la Suisse, via Genève (mai 1658) et Bâle pour se rendre en Allemagne. Le voyage se fait alors méticuleux : à partir de Francfort (juin-août puis septembre-octobre 1658) où se déroule l'élection de l'empereur Léopold I<sup>er</sup>, ils visitent la Franconie, le Palatinat, jusqu'en Saxe, traversant Nuremberg, Iena, Leipzig, Dresde, puis Weimer, Gotha, Fulda ; ils s'en retournent ensuite vers Lyon en traversant le duché de Wurtemberg, Ulm, Augsbourg, Munich, Constance, Schaufhouse, Zurich, Berne et Genève ; ils passent la fin de l'automne dans le sud de la France, résident peut-être à Marseille, certainement à Montpellier puis à Castres avant de regagner Paris en 1659, par Toulouse, Bordeaux et La Rochelle, selon l'itinéraire classique du « grand tour de France<sup>64</sup> ». Dans la capitale du royaume, ils séjournent plus de quatorze

---

*correspondance du XVIIe au XVIIIe siècle*, éd. par Christiane Berkvens-Stevelinck, Hans Bots et Jens Haeseler, Paris, Honoré Champion, 2005, p. 184-209.

<sup>62</sup> Dorothy Stimson, « Hartlib, Haak and Oldenburg : Intelligencers », *Isis*, XXXI, 1939, p. 309-326.

<sup>63</sup> Ce grand tour est relativement bien documenté, grâce aux quelque deux cents lettres conservées et publiées pour la période (*The Correspondence...*, op. cit., n°51-267, p. 117-367). La documentation est toutefois très inégale : les lettres échangées avec la famille sont par exemple très rares ; de même, presque aucune lettre n'est conservée concernant le voyage dans le Midi de la France. Sur la correspondance d'Oldenburg durant cette période, Iordan Avramov, « An Apprenticeship in Scientific Communication : the Early Correspondence of Henry Oldenburg (1656-63) », *Notes and Records of the Royal Society of London*, LIII, 1999, p. 187-201.

<sup>64</sup> *The Correspondence...*, op. cit., n°120, Oldenburg au baron de Frise, 26 avril 1659, p. 233. Sur le sens de l'expression « grand tour de France », cf. Jean Boutier, « Le grand tour : une pratique d'éducation des noblesses européennes (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles) », in *Le voyage à l'époque moderne*, Bulletin de l'Association

mois – le temps, entre autres, pour le jeune Jones de faire ses exercices dans l’une des académies d’équitation de la capitale –, jusqu’à leur retour à Londres le 29 mai 1660. Le tour est original : il consacre près de six mois aux principales cours et villes allemandes, ignore complètement l’Italie, donne à Paris une place prépondérante avec près de la moitié du temps en deux séjours.

Si le voyage a sûrement été décisif pour le jeune Jones<sup>65</sup>, il l’est bien plus encore pour les relations culturelles et scientifiques au cœur de l’Europe d’Ancien Régime. Avant son départ d’Angleterre, Oldenburg a noué des liens forts avec les milieux savants, notamment Robert Boyle et Samuel Hartlib. Son Grand Tour se double ainsi d’un voyage d’information scientifique et technique : Oldenburg rend visite, très systématiquement à un grand nombre de savants, en Allemagne, en France, auprès desquels il s’efforce de « make enquiry after the lovers of yt knowledge », de connaître leurs « philosophical experiments », leurs récentes expérimentations ou de leurs inventions<sup>66</sup>. Sans souci d’exhaustivité, signalons Francis Mercury van Helmont, avec qui il discute de questions « from philosophical and medical matters to divinity », un « excellent physitian » – peut être M. Gansland – et le Dr. Johann Michels à Dresde<sup>67</sup>, Johann Joachim Becher à Mayence, inventeur d’une horloge à mouvement perpétuel et d’un navire sous-marin<sup>68</sup> ; à Montpellier, il est reçu par un certain Monsieur Bonpar « dans son cabinet », par un certain Pradille, et il noue des liens « cum incolis doctis et politis »<sup>69</sup> ; à Castres, il rencontre plusieurs des membres de la fameuse académie fondée en 1648, dont Pierre Saporta, le traducteur de Torricelli et Castelli, le médecin Pierre Borel ou l’historien Christophe Balthazar<sup>70</sup>. Il aimerait aussi pouvoir

---

des Historiens modernistes des Universités, n°27, Paris, Presses de l’Université de Paris-Sorbonne, 2004, p. 7-21.

<sup>65</sup> Sur l’impact de ces voyages sur les jeunes nobles, cf. par exemple Robert Iliffe, « Foreign Bodies: Travel, Empire and the Early Royal Society of London. part 2: The Land of Experimental Knowledge », *Canadian Journal of History*, XXXIV, 1999, p. 23-50.

<sup>66</sup> *The Correspondence...*, *op. cit.*, n°62, Oldenburg à Robert Boyle, 22 septembre 1657, p. 137.

<sup>67</sup> *The Correspondence...*, *op. cit.*, n°92, Oldenburg à Robert Boyle, 10 septembre 1658, p. 177 ; n°122, Oldenburg à Gansland, 27 avril 1659, p. 243-244..

<sup>68</sup> *The Correspondence...*, *op. cit.*, n°97, Oldenburg à Hartlib, 18 octobre 1658, p. 186-187 ; n°108, Oldenburg à Becher, 12 mars 1658, p. 208-209.

<sup>69</sup> *The Correspondence...*, *op. cit.*, n°102, Oldenburg à Pradilleis, 12 janvier 1659, p. 198-199 ; n°121, Oldenburg à Michaelis, 26 avril 1659, p. 239.

<sup>70</sup> *The Correspondence...*, *op. cit.*, n°117, 26 avril 1659, Oldenburg à Balthazar, p. 222-223 ; n°118, Oldenburg à Saporta, 26 avril 1659, p. 223-225 ; n°119, Oldenburg à Pierre Borel, 26 avril 1659, p. 230-231. De

rencontrer Athanasius Kirchner et discuter directement avec lui de toutes les merveilles dont est peuplé son cabinet, mais il n'est pas prévu, presque depuis le début, de se rendre en Italie<sup>71</sup>. A Paris, les relations avec les milieux savants mériteraient une étude spécifique, qu'il s'agisse des mathématiciens, des médecins ou des philosophes<sup>72</sup>. Non seulement Oldenburg se lie à ces savants mais il contribue aussi fréquemment à les lier les uns aux autres, en faisant connaître leurs travaux, en les mettant en relation entre eux alors qu'il est lui-même toujours en voyage. Les livres, tout comme les informations inédites ou les « recettes » manuscrites circulent, entre le continent et l'Angleterre, mais aussi entre les diverses villes traversées tout au long du voyage, tout comme les informations recueillies en chemin. Le voyage met véritablement les savoirs en mouvement.

A son arrivée à Londres, quel bilan scientifique Oldenburg a-t-il pu tirer de son voyage ? Il rapporte une connaissance précise, personnelle, de la science européenne en train de se constituer, dans toute sa diversité. Il détient désormais un inappréciable capital de relations personnelles<sup>73</sup>, mais aussi une expérience, acquise sur le terrain, qui lui permet d'évaluer les travaux en cours, à l'aune de ce que doit être la nouvelle science expérimentale ; il sait ainsi distinguer et localiser les diverses écoles médicales, celles qui se revendiquent de Galien ou celles qui s'appuient sur Paracelse, sans parler de tous les travaux alchimistes qu'il observe, à Montpellier, à Toulouse, à La Rochelle mais aussi à Paris. Il rapporte enfin une information de première main sur les institutions scientifiques qui se sont développées en France, dans le royaume, à Castres<sup>74</sup>, peut-être à Montpellier, plus encore à Paris qui connaît

---

nombreuses lettres sont échangées avec le groupe de Castres dans les années suivantes. Sur la figure de Pierre Borel, Jean-Pierre Cavaillé, « Pierre Borel (1620 ?-1671), médecin et polygraphe castrais. Un curieux et ses mondes », *Revue du Tarn*, LXXXIII, n°146, 1992, p.243-280. Les éditeurs de la correspondance d'Oldenburg n'avaient pu identifier précisément Saporta.

<sup>71</sup> *The Correspondence...*, *op. cit.*, n°73, Oldenburg à Robert Boyle, 19/29 mars 1658, p. 155 ; sur Kirchner, cf. désormais Paula Findlen (éd.), *Athanasius Kirchner...*

<sup>72</sup> Cf. par exemple, une liste des premières relations parisiennes, dès la fin avril 1659, in *The Correspondence...*, *op. cit.*, n°118, Oldenburg à Saporta, 26 avril 1659, p. 225.

<sup>73</sup> Pour les relations avec les Français, en partie connues lors du voyage de 1657-1660, Pascal Briost, « Oldenburg et ses correspondants français : la circulation des modèles et des pratiques entre la France et l'Angleterre (1659-1677) », in Christiane Demeulenaere-Douyère, Eric Brian, (eds), *Règlement, usages et science dans la France de l'Absolutisme*, Colloque de l'Académie des Sciences de 1999, Londres-New York-Paris, Editions Tec & Doc, 2002, p. 207-222.

<sup>74</sup> Sur les académies hors de Paris avant 1660, Alain Viala, « L'essor des académies », in *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique*, Paris, Ed. de Minuit, 1985, p. 15-50. Sur l'académie de Castres, Pierre Chabbert, « L'académie de Castres », *Revue du Tarn*, LXII, 1971, p. 177-192 ; ID., « Problèmes scientifiques évoqués à l'académie de Castres (1648-1670) », *Actes du 100<sup>e</sup> congrès national des sociétés savantes*, Paris, 1976.

alors une véritable explosion de sociabilité savante<sup>75</sup>. Le témoignage de Samuel de Sorbière, historiographe du roi depuis 1660, qui effectue un voyage en Angleterre en 1663-1664 au cours duquel il est admis à la Royal Society, nous montre Oldenburg dans son quotidien parisien : « I had seen [Oldenburg] several times at Paris, in my own house, and in the meeting held at Mons. Montmor's, where he constantly attended with the Lord Ranelagh, Mr. Boyle' nephew, who was under his tuition : this curious German having well improved himself by his travels, and pursuant to the advice of Montagne [= Michel de Montaigne], rubbed his brains against those of other people, was upon his return into England entertained as a person of great merit, and so made secretary to the Royal Society<sup>76</sup> » Oldenburg fréquente aussi le cabinet des frères Dupuy, les réunions du mercredi du cartésien Jacques Rohault ou la « troupe philosophante » de Melchisédec Thevénot<sup>77</sup>. S'il est loin d'être convaincu par les façons de travailler des Français, il n'a sûrement pas oublié la sociabilité savante française quand il deviendra, très vite après son retour à Londres, le secrétaire de la Royal Society<sup>78</sup>.

L'Europe moderne, tant politique que culturelle, a connu un ample processus de mise en communication. Le phénomène est complexe, et, par bien des aspects, repose sur des transformations et des dynamiques contradictoires. Parmi ceux-ci, la mobilité de certains individus a, entre autres, permis et renforcé les interrelations entre savants et la mise en

---

<sup>75</sup> En l'absence de travaux récents, cf. Harcourt Brown, *Scientific Organizations in Seventeenth Century France (1620-1680)*, Baltimore, Williams & Wilkins, 1934 ; rééd., New York, Russell & Russell, 1967 ; pour les académies non scientifiques, Josephine De Boer, « Men's Litterary circles in Paris, 1610-1680 », *PMLA*, LIII (3), 1938, p. 730-780.

<sup>76</sup> Samuel Sorbière, *A Voyage to England, containing many things relating to the state of learning, religion, and other curiosities of that kingdom*, Londres, Woodward, 1709, p. 30, cité par Iordan Avramov, « An apprenticeship... », *op. cit.*, p. 200. Sur les académies parisiennes fréquentées par Oldenburg, ID., p. 193-194.

<sup>77</sup> L'expression est dans une lettre de l'ingénieur du roi et mathématicien Pierre Petit, in *The Correspondence...*, *op. cit.*, n°225, Pierre Petit à Oldenburg, Paris, 13 octobre 1660, p. 396.

<sup>78</sup> Parmi une bibliographie considérable, Michael C. W. Hunter, « Promoting the New science : Henry Oldenburg and the Early Royal Society », *History of Science*, XXVI, 1988, p. 165-181 ; ID., « The Social Basis and Changing Fortunes of an Early Scientific Institution: An Analysis of the Membership of the Royal Society, 1660-1685 », *Notes and Records of the Royal Society of London*, XXXI, 1976, p. 9-114 ; Glenn Mulligan, Lotte Mulligan « Reconstructing Restoration Science : Styles of Leadership and Social Composition of the Early Royal Society », *Social Studies of Science*, XI, 1981, p. 327-364 ; K. Theodore Hoppen, « The Nature of the Early Royal Society: Part I », *The British Journal for the History of Science*, IX, 1976, p. 1-24.

circulation, plus ou moins complète, de nombreux savoirs, grâce entre autres, à des compétences spécifiques qui supportent cette mobilité. Parmi ces acteurs du procès de communication, il faut être attentif à certains groupes, très restreints, d'individus qui ont joué un rôle particulièrement efficace, sans les enfermer dans des groupes de références déjà constitués, comme les « huguenots » ou les promoteurs de la « new science ». Les tuteurs que nous avons étudiés se signalent par leur capacité à intervenir dans plusieurs univers, tant nationaux qu'intellectuels ; ils ne limitent pas leurs activités au seul espace politique – « national » ? – dans lequel ils sont nés, ou dans lequel ils vivent ou travaillent. Sans conteste, ils comptent, parfois malgré eux, parmi les acteurs les plus efficaces de cette mise en mouvement des savoirs que l'époque moderne a vu s'épanouir et se renforcer.